

—M. Lucien, vous êtes cruel, dit-elle avec un sanglot dans la voix, vous savez bien que je ne peux pas, que je ne dois pas vous entendre.

—Mais comme vous ne me dites point que vous ne m'aimez pas, parce qu'une jolie bouche comme la vôtre ne peut pas mentir, vous ne pouvez plus me défendre de vous dire que je vous aime, que je vous adore !

Emilienne releva la tête, et regardant Lucien tristement, les yeux noyés de larmes :

—Si je n'étais pas une pauvre fille sans famille, dit-elle, vous me rendriez heureuse, oh ! oui, bien heureuse ; au lieu de cela, vous me faites cruellement souffrir. Je vous aime, oui je vous aime, malgré tout ce que j'ai fait pour éloigner de vous ma pensée et empêcher l'amour de s'emparer de mon cœur, de mon être entier. Ah ! je sentais bien que ce sentiment qui m'attirait irrésistiblement vers vous était un amour coupable.

—Que dites-vous ? s'exclama Lucien.

—Oui, un amour coupable, car il me rend ingrate, malgré moi, hélas ! envers vos parents, mes bienfaiteurs, qui m'ont accueillie sans défiance dans leur maison. J'ai découvert que vous m'aimiez, monsieur Lucien, et voilà pourquoi, comme vous l'avez compris, j'ai presque complètement cessé mes visites à l'hôtel Villarceau. Je voulais ainsi vous détourner de moi, vous faire comprendre que ce n'était pas la pauvre Emilienne que vous deviez aimer, mais une autre jeune fille plus digne de vous et de votre famille.

Hélas ! je n'ai pas réussi. Ah ! monsieur Lucien, pourquoi m'avez-vous aimée, quand tant d'autres jeunes filles de votre monde devaient attirer votre attention, en sollicitant vos regards ! Si vous n'aviez pas fait attention à la pauvre ouvrière, je ne vous aurais pas aimé et je n'aurais pas perdu pour toujours ma tranquillité. Et si, depuis, ayant réfléchi, vous aviez compris que votre devoir était de ne plus penser à moi, j'aurais souffert sans doute, mais vous m'auriez évité cette grande douleur d'avoir peut-être troublé pour longtemps la paix de votre foyer familial.

—Emilienne, chère Emilienne, répondit Lucien d'une voix vibrante d'émotion, je vous écoute l'âme ravie ; il n'est pas jusqu'aux reproches que vous m'adressez qui ne soient doux à mon cœur. Vos paroles me font voir mieux encore l'élévation de vos pensées, la beauté de votre caractère, la noblesse de vos sentiments.

Ah ! je les avais devinés ces scrupules et cette exquise délicatesse qui vous éloignaient de l'hôtel Villarceau ; vous vouliez me détourner de vous, me faire comprendre que je devais ne plus penser à vous, ne plus vous aimer ; et je vous ai si peu ou plutôt si mal compris que je vous aurais aimé encore davantage si c'eût été possible.

Mais chère Emilienne, comprenez donc vous-même que plus vous vous faites estimer et admirer plus vous vous faites aimer, et plus vous me rendez fier de l'amour que vous m'avez inspiré.

Et vous espérez que je cesserais de vous aimer !

Oh ! Emilienne, Emilienne !

Comme vous le connaissiez mal mon cœur qui ne bat que pour vous et, en même temps, comme vous étiez injuste envers vous ! Oui, injuste envers vous, car vous savez bien que vous méritez d'être adorée.

Ah ! je vous connais bien, moi, et je vous ai dit pourquoi je vous ai aimée. Vous êtes belle, Emilienne, mais je serais resté insensible à votre beauté, si je n'avais pas trouvé en vous mieux que votre grâce et votre beauté incomparables. Ce sont les trésors que renferme votre cœur qui m'ont séduit, qui ont attiré mon âme vers la vôtre.

Vous me parlez d'une autre jeune fille qui aurait dû attirer mon attention, que j'aurais dû aimer. J'en ai vu plusieurs de ces jeunes filles, et des plus charmantes, qui sollicitaient mes regards ; eh bien, aucune d'elles ne peut vous être comparée ; elles n'ont pas votre cœur, elles n'ont pas votre âme.

Et, d'ailleurs, que m'importent ces jeunes filles plus ou moins évaporées dont ma mère me parle quelquefois ? C'est vous que j'aime et, pour moi, il n'y a et ne peut y avoir que vous au monde.

Je vous aime, Emilienne, de toute la puissance de mon âme, et je ne crois pas qu'il soit possible d'aimer plus que je ne vous aime. Ma vie est liée à la vôtre, je ne puis avoir de bonheur que par vous et mon avenir, dont on parle souvent à l'hôtel Villarceau, ne peut exister sans vous.

Vous êtes le rayon qui m'éclaire, la clarté qui me guide ; vous êtes l'espérance, pour moi vous êtes tout ! Oui, tout, ma bien-aimée Emilienne, car vous êtes mon idéal, la réalité de tous mes rêves !

La jeune fille tenait de nouveau sa tête inclinée sur son sein, et, ne cherchant plus à les retenir, laissait couler ses larmes.

—Ma chère Emilienne, s'écria Lucien, encore des larmes ! Pourquoi pleurez-vous, dites, pourquoi ?

Elle laissa échapper un profond soupir et répondit :

—M. Lucien, faut-il donc vous dire encore que je ne puis éprouver de la joie quand la douleur est dans mon cœur et le trouble dans mon âme ? Vous m'aimez, oh ! oui, je sens que vous m'aimez bien ; mais, hélas ! je n'en suis que plus malheureuse.

—Oh ! Emilienne...

—Vous êtes venu ici, avez-vous dit, pour faire cesser une situation pénible ; vous n'y avez guère réussi, puisque la situation devient plus difficile et plus douloureuse encore.

—Oh !

—J'allais encore de temps en temps à l'hôtel Villarceau ; maintenant je n'y peux plus retourner.

—Que dites-vous ?

—Je ne suis ni une effrontée, ni une hypocrite, je ne puis plus paraître devant votre mère et Mme Villarceau.

—Elles viendront vous chercher.

—Ma place n'est plus dans votre maison ; et si on vient me faire des

reproches, me demander pourquoi on ne me voit plus, franchement, honnêtement, j'en dirai la raison.

—Vous n'aurez pas à subir cette épreuve, Emilienne, car tout ce qu'il y a à dire, c'est moi qui le dirai.

—En serai-je moins malheureuse ? Oh ! ma peine à moi n'est rien ; je ne suis pas née pour être heureuse ; mais vous, vous ?... Vous m'aimez, c'est un malheur pour vous et votre famille ; où votre fatal amour va-t-il vous conduire ?

—Mon Dieu, mais vous ne m'avez donc pas compris ? Mon père, ma mère et ma grand-mère sauront que je vous aime et que vous m'aimez ; ils sauront que je vous ai choisie entre toutes et qu'ils n'ont plus à chercher celle qui sera ma femme.

La jeune fille eut un haut-le-corps.

—Impossible ! s'écria-t-elle, ils ne consentiront jamais...

Lucien eut un doux sourire et, enveloppant la jeune fille d'un regard d'ineffable tendresse :

—Au dessus de tout ce qu'ils peuvent ambitionner, dit-il, il y a leur affection pour moi.

—Folie, folie ! prononça-t-elle d'un ton douloureux.

—Emilienne, je n'ai pas vos appréhensions.

—Vous ne voyez pas, vous ne voulez pas voir.

—Je ne vois qu'une chose, votre bonheur et le mien.

—M. Lucien, je ne puis me perdre avec vous dans un rêve insensé. Il y a un abîme entre le fils de M. le Dr Delteil, le jeune ingénieur plein d'avenir, et la pauvre orpheline sans fortune, sans famille.

—Comptez-vous donc pour rien votre intelligence, le charme de votre personne, les qualités exceptionnelles de votre cœur, vos vertus ?

Emilienne secoua tristement la tête.

—M. Lucien, répliqua-t-elle, la vie n'est pas faite de rêves ; avec toutes les qualités qu'il vous plaît de me donner je ne suis rien ; je n'ai été et ne pourrais être reçue encore dans votre famille qu'à titre d'humble protégée. Et vous voudriez faire de moi votre femme !

Mais si je prêtais l'oreille à vos paroles, si je me laissais aller à des espérances chimériques, on aurait le droit de m'accuser d'avoir apporté le trouble et la discorde dans votre famille, de vous avoir encouragé à la révolte contre l'autorité de votre père. Non, non, M. Lucien, mettez moi à l'abri d'un pareil soupçon ! Ah ! je vous le dis, un regard de mépris de votre père ou de votre mère me tuerait !

—Vous les connaissez, ma chère Emilienne, et cependant vous leur faites injure en leur supposant des idées qu'ils n'auront jamais, qu'ils ne peuvent pas avoir, car ils vous apprécient, vous estiment et vous aiment.

Allons, ma bien-aimée Emilienne, que votre conscience se tranquillise et cesse de se créer des fantômes.

—M. Lucien, répondit la jeune fille de plus en plus agitée, ne me parlez plus de vos projets ; dans votre intérêt et le mien, et surtout dans l'intérêt de votre famille, nous ne devons plus nous revoir.

—Ne plus nous revoir ! exclama-t-il d'une voix frémissante ; nous nous aimons, vous savez que vous êtes ma vie, et vous me demandez cela ! Emilienne, regardez-moi et prenez acte de mes paroles : Je vous jure que vous serez ma femme !

—M. Lucien, j'ai peur...

—De quoi ?

—De ce qui va arriver.

Il lui prit la main et, la serrant tendrement :

—Mais que puis-je donc vous dire encore pour vous rassurer et vous mettre en paix avec vous-même ? Ce que mes parents veulent avant tout, c'est mon bonheur. Le bonheur, ils le comprennent comme moi, non dans le tourbillon des fêtes et des plaisirs, dans les fades satisfactions de la vanité et de l'orgueil, mais dans les joies intimes de la famille, en compagnie d'une femme adorée.

Quand je leur dirai : — "C'est avec Emilienne, avec elle seule que je puis être heureux," ils me répondront : — "Sois donc heureux avec elle, Emilienne sera notre fille."

—C'est ce que vous espérez.

—Oai, et c'est ce qui sera.

—Hélas ! M. Lucien, malgré tout ce que vous me dites, je ne puis partager votre confiance.

—Mais si mes parents, pour une cause quelconque, s'opposaient à notre union, vous repoussiez...

—Eh bien ?

—Je les quitterais, Emilienne, oui, je partirais.

—Vous partiriez ? répéta-t-elle.

—Oai, je m'en irais loin, en Afrique ou en Asie, chargé d'une mission que le ministre me confierait.

La jeune fille devint affreusement pâle.

—Vous feriez cela ! s'écria-t-elle avec terreur.

—Oui, répondit-il sourdement, et sans hésiter.

Elle resta un instant silencieuse, la tête baissée ; puis se redressant brusquement, ayant dans le regard une expression indéfinissable :

—Et moi, dit-elle d'une voix brisée, que deviendrais-je, repoussée par votre famille, qui m'accuserait de vous avoir détourné de vos devoirs envers elle ? Ah ! je n'aurais plus qu'à mourir !

La pauvre enfant se prit à sangloter.